

PIO BAROJA, ECRIVAIN, HOMME MODESTE ET VOYAGEUR

Par MARINO GOMEZ-SANTOS

Baroja, notre plus grand romancier, a été médecin, bourgeois et industriel. Il comprit, après avoir exercé quelque temps la médecine, qu'il n'avait guère de goût pour cette profession et l'abandonna pour se consacrer à la littérature. Il savait déjà que ce métier ne lui rapporterait pas beaucoup d'argent, mais il acceptait volontiers de vivre pauvrement pour suivre sa vocation. Il connaît bien les villes et villages d'Espagne ainsi que de nombreuses cités étrangères où il est allé chercher et observer des types et des coutumes.

Il va avoir quatre vingts ans. Sa conversation est agréable, simple mais étincelante. Il ne sort pas de chez lui. Il reste dans son coin pour écrire, mais avec des pauses fréquentes qu'il consacre, avec un plaisir visible, à recevoir ses amis. Il ne parle jamais de ses oeuvres, à moins que l'on ne le lui demande expressément. Il n'a jamais aimé se distinguer en société par son talent ou sa vêtue, et son plus grand désir a toujours été de passer inaperçu et de vivre au voisinage de types humbles et pittoresques.

Nous voici chez don Pio Baroja; dans la maison, les mêmes meubles, presque les mêmes livres, et le romancier, vêtu comme de coutume, coiffé de son populaire bérêt.

—Vous n'avez pas froid sans chauffage, en cette saison, don Pio?

—Naturellement j'ai froid! mais on ne gagne pas assez d'argent pour brûler du charbon toute la journée. Ça doit déjà coûter chaud, au moins vingt pesetas...

—Allons, allons, ne commencez pas à étaler votre pauvreté; dépensez de l'argent, fumez des havanes et vous verrez comme vous deviendrez optimiste!

—Oui, oui, mais d'où le tirerai-je, cet argent! Les gens et les éditeurs croient qu'avoir un nom et avoir de l'argent, c'est la même chose. Diable de réputation! Si l'on pouvait vendre le peu qu'on en a pour s'acheter des pantoufles...

—En somme, vous n'avez pas gagné d'argent dans la littérature?

Mais si, un peu; ce que je veux dire, c'est qu'en Espagne personne n'est jamais devenu riche en écrivant. Je me souviens que dans ce qui reste de la rue Jacometrezo, il y avait une librairie où l'on vendait les *Episodios Nacionales* de Galdós. Un jour, un employé galicien qui y travaillait me dit que la maison d'édition considérait comme un succès d'en vendre 2.000 exemplaires. Quelle misère! A deux pesetas l'exemplaire. C'est à peine si ça pouvait faire cinq cents pesetas pour l'auteur! Quelle misère, vous dis-je!

—Mais aujourd'hui la littérature se paie mieux.

—Oui, mais elle se vend moins. Les gens qui autrefois achetaient des livres, vont au cinéma maintenant, pour que leur femme puisse montrer sa robe neuve ou ses fourrures. Que diable! Connaissez-vous un livre, depuis vingt ou trente ans qui se soit vendu à dix mille exemplaires?... Je vous donnais tout à l'heure l'exemple de Galdós; eh bien! Valera disait qu'avec ce qu'il gagnait il n'avait pas de quoi acheter une robe à peu près convenable à sa fille.

—Alors vous ne croyez pas aux possibilités financières de la littérature?

—Bah! quelques uns, peut-être, ont gagné de l'argent, surtout les feuilletonnistes, comme Fernández y González, bien qu'il ait fini par mourir dans la misère. Comme romanciers, il y a eu, dit-on, Pérez y Pérez, qui était maître d'école, et Felipe Trigo. On a dit aussi que Pérez Lugin avait vendu vingt cinq éditions de *La Casa de la Troya*, ce qui a dû lui rapporter pas mal d'argent. Mais à côté de Zola qui tirait à 300.000 exemplaires...

—Et vous racontez maintenant, dans vos mémoires, qu'avec le produit de vos articles et de vos romans, vous faisiez des voyages en Espagne et même à l'étranger.

—C'est vrai, mais modestement. Je me souviens, il y a des années de ça, je ne sais plus qui proposa, au café, d'aller à pied au Monastère de Yuste. Cinq ou six d'entre nous acceptèrent d'enthousiasme. Mais, comme toujours, ils s'en dédient. Et, au départ, il n'y avait que mon frère Ricardo et moi, avec Ciro Bayo et un peintre qui s'appelaient Leandro Oroz. Cet Oroz était né à Bayona. Il avait une figure de grenouille. C'était un type bizarre, et sourd...

—Vous emportiez des provisions?

—Oui; nous avions acheté un bourricot maigre et minuscule qui portait tous nos bagages. Mon frère avait fabriqué une tente avec une toile imperméable soutenue par un long pieu. C'était Leandro Oroz qui portait le pieu, parce qu'il n'y avait pas eu moyen de le charger sur le bourricot. Au bout de vingt kilomètres, Oroz déclara qu'il nous quittait parce qu'il avait du travail qui l'attendait chez lui.

—Et le pieu?

—Mon frère en hérita, mais plus tard nous nous aperçûmes qu'il ne servait à rien et nous le jetâmes dans une rivière dont je ne me rappelle plus le nom.

—Et vous avez continué?

—Oui, nous passâmes par Alcorcón pour prendre le Chemin de Móstoles puis nous obliquâmes vers Villaviciosa de Odón. Je me souviens d'avoir été à Arenas de San Pedro et au monastère de Yuste. En chemin Ciro Bayo nous disait

que ses amis les moines nous recevraient comme hôtes pendant cinq ou six jours. A peine arrivés, visiblement inquiet en voyant notre vêtue, nous descendîmes, entrez et voyez le Couvent... et puis allez vous en aller.

—En chemin nous discussions de stratégie avec C. Il avait fait la Guerre Civile. C'était un type fantôme me souviens qu'il hurlait solennellement à tous les moments: "Communié de Guerre qui commençait ainsi: "Général en Chef des forces rebelles..." etc."

Nous quittâmes le Monastère, toujours à pied, et en avions assez de dormir mal et de manger maigres décidâmes de revenir.

—Lequel des pays que vous avez visité vous a laissé le meilleur souvenir?

—Ma foi, je n'en sais rien...! je n'ai pas voyagé mais je suis allé en Italie, à Londres, en France. Je viens qu'en 1940 je suis allé en France en voiture sculpteur Sebastián Miranda, qui m'invitait sous les allées chez Marañón. La route était large et belle d'arbres magnifiques. Sur les bas-côtés il y avait des terrasses ou *roulottes*. Il pouvait bien y en avoir soixante-treize-vingt. C'étaient des commerçants. La guerre était en train et on ne voyait passer aucun touriste. On ne voyait que des camions chargés de malles, et des femmes et des enfants qui émigraient. Tout cela me remplit de pessimisme et de tristesse, et en le rappelant, je revois les figures de ces français.

—Quels sont les villes d'Espagne que vous préférez?

—Celles de la province de Cadix: le Port de San Pedro et Jerez. Quant au Nord, c'est autre chose, bien que manque pas de jolis petits villages. Santiago, en Espagne, est très décoratif; triste mais pittoresque. Monforte de Lemos, toujours paru une ville pleine de caractère. Je crois que, il y a quelques années, un couvent de Cordoue vendit quelques tableaux d'un peintre allemand. Je me rappelle que le fait fut très commenté.

—Et votre goût de la marche?

—Autrefois, j'avais la force de marcher et de faire quelques petits voyages. Nous accompagnions alors un plus âgé que moi et qui vit encore. Il s'appelle Sebastián. Ses excursions étaient alors à la mode en Allemagne. Il avait des ladies avec lui quelques pics, entre autres ce qui s'appelle le *fialara*.

—Vous aimiez alors, sans doute, les livres de voyage?

—J'aimais mieux les romans. Les voyages, je ne les faisais que pour le lire, mais voilà! on ne trouvait pas de bons livres de voyage. "Azorin", par exemple, si on le sortait de sa bibliothèque, rien ne l'intéressait plus. Il n'y avait pas d'amateur de voyage.

Le jour tombe. Nous prenons congé. Quelqu'un nous dit que le jour tombe. Don Pio met l'oeil au judas et tire des verres comme ceux d'un magasin de tissus. Ce sont les verres qui viennent former le petit cercle quotidien. Don Pio se penche sur son fauteuil et enveloppé dans son manteau prononce les paroles habituelles: "Nous disions"